

A l'occasion de sa soutenance de DEA en philosophie (où il obtint d'ailleurs la mention très bien avec la note presque parfaite de 18/20), l'idée nous est venue de demander à Nicolas GESLOT, un ami de très longue date, de nous expliquer sa démarche de philosophe à travers son mémoire « SCHOPENHAUER lecteur de SPINOZA, conatus et vouloir-vivre », et de répondre à nos questions de néophyte pour tenter de mieux comprendre ce qu'est la philosophie, les concepts de base, et ce qu'elle peut nous apporter dans notre vie de tous les jours. Compte-tenu de la longueur et de la profondeur de cette « initiation », nous vous recommandons de prendre votre temps, c'est-à-dire pour nous, dans le cadre de cette interview, d'imprimer et de lire (et de relire) ce texte à tête reposée, le cas échéant, il ne vous livrera aucun secret.

nicolas.geslot@tiscali.fr

DINOSAURS : Nicolas, on s'était un peu perdus de vue pendant toutes ces années, je te retrouve aujourd'hui, et ce qui me frappe, c'est que tu pourrais très bien avoir joué dans « Coffee and Cigarettes », le dernier film de Jim JARMUSH. As-tu vu ce film ? Est-ce que tous les philosophes boivent autant de café et fument autant de cigarettes ?

Nicolas GESLOT : Non, je n'ai pas vu ce film. Le dernier Jim JARMUSH que j'ai vu était le « Dernier samouraï ». Pour ce qui est des philosophes, en général, ils fument peu, mais ont beaucoup fumé dans le passé. Je parle uniquement des philosophes du 20ème siècle. Les autres, je ne sais pas.

DINOSAURS : Des cigarettes ?

NG : Pas tous. Certains ont pris d'autres substances.

D. : L'on s'est revus cet été. Nous nous sommes longuement promenés au Bois de Vincennes. Tu m'as parlée de tes doutes au sujet de ta soutenance de DEA. J'étais sûre que tu allais réussir. Toi aussi, au fond, et ça n'a pas loupé. Que penses-tu du doute ? En quoi le doute est-il nécessaire pour le philosophe ?

NG : C'est une question difficile. Dans la mesure où philosopher, c'est exercer sa raison, inévitablement, on doute de ce qu'on fait et de la rationalité de ce qu'on dit.

D. : C'est lors de cette conversation de cet été que je t'ai parlé de l'interview que j'aimerais faire de toi. Ca t'a plu. Très honnêtement, à ce moment-là, je ne savais pas que la tâche serait aussi ardue pour moi. Rien que le titre « SCHOPENHAUER lecteur de SPINOZA, conatus et vouloir-vivre », me paraissait incompréhensible. Je me suis accrochée dans la lecture de ton manuscrit. Tu m'as aidée pour les définitions, et j'ai trouvé l'idée de la philosophie, telle que tu me la transmettais, passionnante. Tu enseignes la philosophie. Peux-tu nous donner une définition claire et générale ? Que cherches-tu à faire passer à tes élèves ? A quoi sert la philosophie ?

NG : C'est une façon de trouver un mode de vie personnel, intransigeant et sans aucun compromis. Ce que j'essaie de faire passer à mes élèves, c'est qu'ils soient exigeants vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres. Il va sans dire que je ne suis pas sûr de réussir. La philosophie sert à être soi-même, à justifier son existence.

D. : Pour en revenir à ton mémoire, dis-nous qui sont SCHOPENHAUER et SPINOZA ? Peux-tu nous les dépeindre en tant qu'hommes ?

NG : SCHOPENHAUER était un philosophe allemand du 19ème siècle qui parlait beaucoup de langues européennes. Il était devenu philosophe en lisant KANT et n'a obtenu aucune reconnaissance auprès des professeurs de philosophie. Il n'a été lu

qu'à la fin de sa vie, surtout par des écrivains, des artistes, et aussi des juristes, parfois, dont il disait qu'ils étaient ses apôtres. Il devait avoir un caractère assez particulier, colérique et violent, et une anecdote dit qu'il a balancé sa logeuse dans les escaliers. Autrement, il a réussi à survivre en étant rentier, puisqu'il a très vite arrêté d'être professeur. En effet, aucun étudiant ne venait suivre ses cours, parce qu'il avait volontairement mis ses cours à la même heure qu'un philosophe, HEGEL, qui, lui, attirait tous les étudiants dans l'amphi d'à côté. SPINOZA était un philosophe du 17ème, vivant à Amsterdam, la ville, puissante et prospère, où régnait le plus de liberté en Europe à l'époque. SPINOZA était un homme qui a soulevé presque tout le monde contre lui. Il avait la réputation d'être athée, matérialiste et subversif. Jeune, il a été exclu de la communauté juive marrane d'Amsterdam. Il gagnait sa vie en polissant des verres pour des instruments scientifiques. Il avait une pension de quelqu'un, qui le protégeait, qui avait un rôle politique très important et qui a été assassiné sauvagement. Il a refusé d'être professeur à l'université parce qu'il avait peur que cela ruine sa liberté de pensée.

D. : Pour rentrer dans cet univers cérébral un peu spécial, il faut bien comprendre ce dont il s'agit. Le système de SCHOPENHAUER est basé sur le concept de « Volonté », alors que SPINOZA parle de « Conatus ». Peux-tu nous expliquer ces deux notions ?

NG : Pour SCHOPENHAUER, la Volonté est bien plus que la volonté humaine. Ça lui permet de penser la Vie. Il dit que celle-ci est inconnaissable par la raison scientifique, et ne peut être éprouvée qu'intuitivement. C'est la réalité de la réalité. Ce qui fait exister. Le fond secret de toute existence. Pour SPINOZA, la réalité est une substance unique, et selon lui, tout est Dieu. Pour lui, Dieu, c'est la nature, l'infini. SCHOPENHAUER entend par Vouloir-vivre la tendance de tout être à conserver son existence. Cela concerne les végétaux, les animaux, les hommes. Le concept de Volonté est plus large. La Volonté est dans la pierre, l'atome, etc... La Volonté, pour SCHOPENHAUER, c'est ce qui fait l'unité et l'origine du monde, et aussi c'est la racine du mal. Le conatus est d'abord une notion physique qui sert à comprendre le commencement du mouvement d'un corps. Selon SPINOZA, c'est la tendance de tout être à persévérer dans son être. C'est aussi ce qui fait l'identité de chaque être. Nous avons tous un conatus différent. C'est ce qui nous pousse à tendre d'une perfection moindre à une plus grande perfection. Par exemple, c'est ce qui nous conduit à chercher à passer de la tristesse à la joie, et, selon SPINOZA, le conatus tend à accroître le dynamisme, ou la puissance d'agir, c'est-à-dire à aimer plus ou mieux, ou penser plus clairement, et vivre plus intensément...

D. : Les deux philosophes cherchent ce qui fait « l'essence intime du monde ». Leur réponse est différente, mais ce qui est important est la réponse philosophique aux questions : Qu'est-ce que le monde ? La réalité ? Qu'est-ce qu'être ? Cette réponse diffère donc suivant la philosophie choisie : pour SPINOZA, c'est la nature, ou dieu, ou l'infini. Pour SCHOPENHAUER, c'est la Volonté. Pourtant, tu l'écris « les deux auteurs visent à adopter un mode d'existence qui vise une certaine forme de salut, délivrance, béatitude ». Délivrer, libérer, ce serait cela le but de la philosophie ?

NG : Oui. Pour ces deux hommes, philosopher ne vaut pas une heure de peine si cela ne nous conduit pas à une libération, à une sorte d'illumination proche de la transfiguration au sens religieux.

D. : Peux-tu commenter ce titre : « Le déchiffrement de l'énigme du monde » ?

NG : C'est une citation d'une femme qui a écrit un très bon livre sur SCHOPENHAUER, et qui a résumé ce qui lui semble être la caractéristique de la

philosophie de cet auteur. Pour SCHOPENHAUER, le monde est une énigme qu'il faut interpréter, en allant au-delà des apparences et en essayant de comprendre pourquoi il est si mauvais. Il essaie de comprendre la réalité comme un texte écrit en hiéroglyphes.

D. : Tu écris que selon SCHOPENHAUER, le monde est essentiellement un chaos et l'homme aussi parce que la Volonté en lui est plus puissante que sa raison. Pour lui, l'essence du réel est irrationnel, c'est-à-dire, non fondée sur la raison, et le but de la philosophie est vraiment de comprendre le Mal, c'est-à-dire la souffrance, la cruauté, la mort, l'ennui, etc... En revanche, pour SPINOZA, tout est intelligible, compréhensible. C'est pourquoi on dit de la philosophie de SPINOZA qu'elle est l'expression d'un rationalisme absolu. Peux-tu développer ces deux visions ?

NG : SCHOPENHAUER dit essentiellement que la raison ne peut être que l'esclave, la servante de notre Volonté, qui nous conduit à vouloir vivre à n'importe quelle condition. Par exemple, elle nous donne les moyens de justifier n'importe quel acte de cruauté, malveillance du moment que c'est pour continuer à vivre. SPINOZA dit que la raison est presque toujours en accord avec la vie et la volonté, et qu'il y a quelque chose de positif dans cette volonté de vivre absolument. Il a dit : « L'homme sage ne pense rien moins qu'à la mort », et s'il lui arrive de penser à la mort, c'est encore pour affirmer la vie. En fait, pour SPINOZA, la raison va toujours dans la direction de la vie. Pour lui, avoir une certaine sagesse et souhaiter la mort est incompatible. La philosophie de SPINOZA peut être considérée comme l'antidépresseur absolu.

D. : Dans la première partie de ton livre, tu situes les deux philosophes dans des courants de pensée. SCHOPENHAUER inscrit sa philosophie dans la continuité de celle de KANT. Qui était-il ? Donnes-nous une bonne définition du mot « raison ».

NG : D'après KANT, la raison est une puissance de pensée, qui n'aboutit pas inévitablement à la certitude. Les plus grandes questions qu'un être humain se pose sur Dieu, sur la liberté, et sur l'âme ne peuvent trouver de solutions définitives. La raison se distingue de l'intellect ou de l'entendement, qui, eux peuvent produire par la science des solutions absolument certaines ou tout au moins complètement vérifiables et objectives. KANT est un philosophe allemand du 18ème qui, entre autre, s'est posé la question : « Que puis-je connaître avec une absolue certitude ? ». Son livre le plus connu est « La critique de la raison pure » dans lequel il essaie de déterminer quelles sont les limites de la raison.

D. : Que veut dire le terme de « Chose en soi » ?

NG : C'est une notion que SCHOPENHAUER emprunte à KANT. Elle désigne la réalité telle qu'elle existe indépendamment de tout esprit qui est en rapport avec elle. Personne ne la connaît, mais c'est pourtant ce avec quoi on est constamment en rapport. Ainsi, pour essayer d'être plus concret, on peut dire que chacun a une part de lui-même qu'il peut éprouver mais dont il ne peut pas dire ce que c'est. Selon SCHOPENHAUER, « Volonté » et « Chose en soi » veulent dire la même chose. C'est le X, l'inconnu.

D. : Qu'est-ce que KANT veut dire par la notion « d'Idée » ?

Une Idée, ça n'est pas exactement ce qu'on a dans la tête. Au départ, l'Idée, c'est la base de la philosophie de PLATON. Par exemple, l'Idée de la Pomme est différente de l'existence des pommes particulières. PLATON différenciait à peine l'Idée des choses qui sont des exemples particuliers ou encore des individus, appartenant à l'espèce de cette Idée. Par exemple, il y a une Idée de l'Homme qui n'est aucun homme

particulier, et pourtant, cette Idée de l'Homme a plus de réalité que les hommes concrets. Toi, moi, nous sommes des versions particulières de cette Idée de l'être humain.

D. : Moi ?

NG : Oui, toi. Ce que l'on voit par nos sens ou nos sensations, ce sont des individus particuliers. Tu n'es pas la Femme, mais tu es une femme. Donc, tu n'es pas l'Idée de la Femme, mais tu es une certaine version de la Femme.

D. : Ok . Tu écris que « SCHOPENHAUER n'a pas cherché dans sa démarche philosophique, à transcender ce qui est accessible à l'expérience interne et externe. C'est quoi ?

NG : L'expérience externe, c'est ce qu'on voit dans l'espace par nos sens. Exemple : la rose que je vois, que je sens et que j'effeuille. L'expérience interne, c'est ce que j'éprouve dans la durée. Lorsque je me réveille le matin, je sais que je suis le même que la veille par ce sens interne. Comment je sais que cette rose est celle que je voyais tout à l'heure, c'est que j'ai un sens interne de la durée. La durée, c'est le temps vécu de l'intérieur. L'expérience externe renvoie à l'espace, ce qui est en dehors de moi, le temps est une expérience plus subjective.

D. : Qu'est-ce que l'intuition d'après SCHOPENHAUER ?

NG : C'est une perception complètement subjective de quelque chose dont la réalité est certaine mais dont on ne peut pas préciser par les mots en quoi elle consiste. Ainsi, par exemple, chacun a l'intuition de soi-même, mais si on devait dire précisément qui on est, on pourrait parler des heures sans réussir à le faire savoir. De plus, selon SCHOPENHAUER, notre soi est la « Volonté ». Donc, quand on a une intuition de soi-même, c'est-à-dire de l'essence intime de toute chose, on a une intuition impersonnelle de soi. Pour SCHOPENHAUER, la Volonté que l'on est profondément n'est pas quelque chose d'individuel, de personnel.

D. : Qu'est-ce que la philosophie transcendantale ?

NG : Cette notion de transcendantal renvoie à la philosophie de KANT. Pour ce dernier, on ne connaît que les phénomènes, et ils sont différents de la chose en soi. Donc, dans toute réalité, la chose en soi, c'est ce qui est au-delà des phénomènes, et donc au-delà de ce qu'on connaît.

D. : Peux-tu définir ce qu'est « l'immanence » par opposition au principe de « transcendance » ?

NG : Pour percevoir ce qui est transcendant, il faut sortir de soi, ne serait-ce que, par exemple, ouvrir les yeux. Quand tu ouvres les yeux, tu es en rapport avec quelque chose d'extérieur. Ce qui est immanent est ce qui est inséparable de soi-même. Pour SCHOPENHAUER, « immanent » est en général synonyme « d'inné » et aussi « d'inséparable de notre fonctionnement mental ».

D. : A un autre passage, il est question de « la conscience comme d'un point sans étendue ». Qu'est-ce que c'est ?

NG : La formule est de SCHOPENHAUER pour expliquer ce que KANT appelle l'aperception transcendantale. En géométrie, un point est quelque chose qui n'occupe pas d'espace. Il n'a pas d'épaisseur, de largeur, etc... L'expression « un point sans étendue » est utilisée pour désigner l'esprit mais pas comme quelque chose de corporel, ni d'étendu dans l'espace. Ça ne veut pas dire que l'esprit est incorporel, mais c'est pour dire que quand tu penses à quelque chose, tu ne te localises pas dans

un espace concret. Exemple, quand tu rêves, tu n'es pas ce que tu vois dans ton rêve, et, en même temps, il serait difficile de dire où tu es. Réellement, tu es dans ton lit, mais ce que tu vois en rêve ne peut être vu de ton lit. Et bien, on peut dire que le « point sans étendue » est le lieu ou le site d'où tu perçois ce que tu vois en rêve, ou plus généralement en pensée.

D. : Tu dis que, « pour SCHOPENHAUER, « l'immanence » semble qualifier un « sentiment » que la conscience a d'elle-même en tant qu'elle est un des pôles de la dualité sujet/objet, dualité qui s'introduit au sein de la Volonté lorsque celle-ci se manifeste sur un plan phénoménal ». Si l'on considère les phénomènes comme ce qui apparaît sensiblement, et aussi ce que les sciences connaissent de la réalité, peux-tu nous expliquer cette dualité sujet/objet dont tu parles ?

NG : Le sujet est celui à qui apparaît un objet, et l'objet, c'est ce qui apparaît au sujet. Un mur ne sait pas qu'il est un mur, mais l'homme qui perçoit le mur ne se prend pour le mur qu'il voit. Par exemple, quand je vois un mur, en général, je suis conscient de voir un mur, et donc, de façon immanente, j'ai conscience d'être le sujet qui perçoit. Pour SCHOPENHAUER, mon corps subjectivement ressenti n'est pas un objet comme les autres. Je ne le connais pas comme un médecin peut le voir de l'extérieur, et ce corps subjectif, il dit que c'est la Volonté perçue de façon immanente, mais je ne peux pas dire quoique ce soit d'objectif, et de transmissible à autrui de la façon dont je vis mon corps.

D. : Quelle distinction y a-t-il entre raison et entendement ?

NG : La raison, c'est la faculté de penser qui n'aboutit pas nécessairement à des connaissances objectives, alors que l'entendement, c'est ce qui produit des connaissances qui peuvent être partagées et connues par tous. KANT pense qu'on peut penser sans connaître, mais qu'on ne peut pas connaître sans penser. Exemple, on peut penser à Dieu, alors que peut-être il n'existe pas, mais on ne peut pas le connaître objectivement et d'une façon relativement impersonnelle.

D. : Tu écris que SCHOPENHAUER est bien souvent amené à confondre « cerveau » et « Volonté ». Pourquoi ?

NG : SCHOPENHAUER s'est beaucoup intéressé aux sciences du vivant. Il a cherché à savoir comment fonctionnait réellement notre cerveau. Pour lui, la Volonté est indissociable de la vie et il pense que connaître le cerveau comme quelque chose de matériel peut expliquer ce qu'est cette réalité assez mystérieuse qu'il appelle la chose en soi ou Volonté. Il critique les gens qui regardent le cerveau fonctionner à travers le microscope en croyant pouvoir ainsi comprendre les mécanismes de la pensée. Mais, en même temps, le seul moyen de connaître la pensée objectivement, c'est de faire comme si le cerveau était exactement la même chose que la pensée. Quand on est amoureux, certains biologistes disent qu'on a l'hypothalamus qui baigne dans une substance chimique qui s'appelle la lullybérine. Pourtant, aucun amoureux n'est conscient de cela, et cela peut paraître caricatural de dire que l'amour est une substance chimique secrétée par le cerveau. Tout le problème de SCHOPENHAUER est de savoir comment articuler ce qui est vécu subjectivement par l'amoureux et ce que le neurobiologiste peut observer objectivement dans son laboratoire, avec ses instruments.

D. : Que signifie le principe de causalité ?

NG : Le principe de causalité peut s'énoncer ainsi : tout ce qui existe existe en raison d'une cause antécédente dont la connaissance permet de l'expliquer et peut-être même de le prévoir.

D. : Qu'est-ce que le principe de raison ?

NG : Selon SCHOPENHAUER, le principe de raison est un principe de causalité entendu d'une manière plus large. On ne peut pas tout expliquer par des causes, mais on peut supposer que tout pourrait être expliqué par la raison. Or, pour SCHOPENHAUER, cette dernière supposition est une grande illusion. En revanche, pour SPINOZA, la raison, qui est la même en tous les hommes et qui est à l'œuvre dans toutes les sciences, c'est, d'une certaine façon, ce qu'il appelle Dieu. C'est à la fois l'esprit universel, donc le sujet de toute connaissance, et la matière universelle, c'est-à-dire tout ce qui est connu. C'est TOUT.

D. : Qu'est-ce que l'expérience d'après SCHOPENHAUER ?

NG : L'expérience c'est ce dont on fait l'épreuve. Exemple : je te vois, donc, je fais l'épreuve de toi.

D. : Damned !

NG : Tu es l'objet de mon expérience visuelle.

D. : J'en étais sûre !

D. : Tu écris que, « pour SCHOPENHAUER, « saisir l'unité du monde » nécessite d'opérer un saut qui nous fasse passer des sciences à la métaphysique ». Peux-tu expliquer ?

NG : Je vais essayer...

D. : Je t'encourage...

NG : Si l'on admet que, dans le monde, il y a des choses qu'on ne peut pas expliquer ni connaître, cela implique qu'il y a une réalité qui est inaccessible aux sciences, aux savoirs conceptuels et intellectuels. Selon SCHOPENHAUER, nous avons accès à cette réalité par l'intuition. L'intuition, donc, est d'ordre métaphysique, c'est-à-dire qu'elle ne donne pas lieu à quelque chose qu'on peut définir ou déterminer précisément, mais ce quelque chose, il serait complètement déraisonnable et irréaliste de dire qu'il n'existe pas. C'est pourquoi, par la métaphysique, on peut penser quelque chose dont il est sûr qu'il existe mais dont on ne peut rien dire de tout à fait précis. C'est cela que SCHOPENHAUER appelle la Volonté.

D. : SCHOPENHAUER dit que toute sa philosophie peut se résumer à cette expression : « Le monde est l'auto-connaissance de la Volonté ». Des commentaires ?

NG : Donc, si on a compris que, pour SCHOPENHAUER, ce que nous sommes, chacun d'entre nous, au plus profond, c'est une seule et unique Volonté, alors, on peut dire aussi que chacun est le monde et que nous avons l'intuition du monde et de nous-mêmes, mais la Volonté de Pascale Jeanne MORISSEAU, au-delà des différences phénoménales, est la même que celle de Nicolas GESLOT. Ce qui fait la différence entre ces deux individus est superficiel et n'est que phénoménal. Donc, on pourrait dire que les différences entre les individus ne sont que des illusions, même s'il est incontestable que la « personne normale » ne se prend pas pour quelqu'un d'autre.

D. : Qu'est-ce que l'idéalisme empirique selon SCHOPENHAUER ?

NG : L'idéalisme est une thèse qui affirme que la réalité n'existe que parce qu'elle est pensée par un esprit. Enormément de philosophes sont idéalistes en ce sens-là et

SCHOPENHAUER, dont le livre essentiel a pour titre « Le monde comme Volonté et comme représentation » est idéaliste en ce sens qu'il dit qu'à un certain point de vue le monde n'est que ce que je peux penser de lui. L'idéalisme empirique consiste, d'une certaine façon, à soutenir qu'il n'y a aucune possibilité de distinguer le réel d'un rêve. En général, on peut dire que ce qui s'oppose à l'idéalisme, c'est le matérialisme. Le matérialisme est une thèse qui affirme que la réalité existe indépendamment de l'existence de n'importe quel esprit. SCHOPENHAUER est aussi matérialiste quand il dit que le monde n'est que Volonté. Et d'une certaine façon, SPINOZA est lui aussi un philosophe matérialiste, mais, pour lui, la matière, c'est la nature, et aussi Dieu. Le réalisme est une forme de matérialisme qui a pour caractéristique d'impliquer qu'il est toujours possible de distinguer la réalité d'un rêve.

D. : Qu'est-ce que le dogmatisme ?

NG : Au départ, ce mot a un sens religieux. Un dogme, c'est une affirmation qu'il faut croire et accepter comme rationnelle, alors même qu'on ne peut pas la prouver ou la démontrer. Le contraire du dogmatisme, c'est le scepticisme. On a qualifié de dogmatiques beaucoup de philosophes antérieurs à KANT. Ainsi, on a dit de SPINOZA que c'était un rationaliste dogmatique. Cela signifie qu'il croit que la réalité est intégralement connaissable par l'homme. Selon SPINOZA, l'ensemble de la réalité s'explique par les mathématiques, et donc la raison. Cela dit, je ne suis pas d'accord pour dire que SPINOZA est un philosophe dogmatique...

D. : Par rationalité, on entend ce qui permet de comprendre le réel. Pourquoi qualifie-t-on la philosophie de SPINOZA de « rationalisme intégral ou absolu » ? En quoi SCHOPENHAUER est-il irrationaliste ?

NG : Pour SPINOZA, rien de ce qui peut être considéré comme réel est totalement absurde ou inintelligible. L'homme, mais aussi la nature, dont l'homme n'est qu'une partie, peuvent être compris par des concepts, et aussi des abstractions mathématiques. Donc, rien n'échappe au pouvoir de la raison. Ce qui implique que, pour SPINOZA, la distinction entre connaître et penser n'est pas valable, de même que la distinction entre l'entendement et la raison. Pour SCHOPENHAUER, au contraire, ce désir de tout comprendre est en l'homme source de beaucoup d'illusions. Chaque homme, lui-même, est en réalité inconnaissable et incompréhensible à lui-même dans sa réalité la plus profonde. Donc, le monde, si on entend par là l'ensemble de tout ce qui existe, échappe encore davantage à la puissance de l'intellect.

D. : Qu'est-ce qui distingue, selon SCHOPENHAUER, l'esprit humain de l'esprit des autres animaux ?

NG : Déjà, pour SCHOPENHAUER, les animaux ont un esprit. En plus, ils sont capables d'avoir des connaissances. Ils usent du principe de causalité, et selon lui, ils ont un intellect irrationnel, c'est-à-dire essentiellement intuitif. La raison en l'homme lui permet de faire des projets à long terme, de dissimuler ses intentions et de retarder l'insatisfaction de ses désirs. Au contraire, SCHOPENHAUER pense que les animaux ne sont pas capables de mensonges, ne peuvent pas se projeter dans des temps longs, et donc, qu'ils vivent dans une sorte d'éternel présent. Selon SCHOPENHAUER, la raison est indissociable du langage, et donc, dès qu'il y a un langage, on peut dire ce qu'on ne pense pas, par exemple : mentir.

D. : Tu écris que « Je souffre donc je suis » constitue le cogito de SCHOPENHAUER. Peux-tu expliquer pourquoi ?

NG : Le cogito désigne la certitude subjective la plus profondément ancrée. Pour SCHOPENHAUER, il est impossible de vivre sans être en proie à la souffrance. Vivre, c'est nécessairement souffrir. Par exemple, désirer, c'est souffrir, parce que c'est faire l'expérience d'un manque, et éprouver un manque, c'est éprouver de la douleur. Presque aussitôt que ce désir est « « satisfait » », nous nous rendons compte que ce que nous avons obtenu n'est pas à la hauteur de ce que nous espérions. Donc, nous éprouvons une déception. Donc, nous souffrons, et très rapidement, nous éprouvons du dépit, voire de l'ennui, vis-à-vis de ce que nous avons obtenu. Donc, en fait, pour SCHOPENHAUER, nous ne cessons jamais de souffrir, et lorsque nous croyons être heureux, c'est parce que nous ne nous rendons pas encore compte que nous sommes déçus.

D. : Nicolas, pourquoi tu dis des fois que je suis très SCHOPENHAUER ?

NG : En fait, je ne crois pas que tu le sois, parce que tu vis toujours dans le désir, et dans l'idée qu'il faut toujours tendre vers le mieux, donc probablement, tu es beaucoup plus spinoziste que schopenhauerienne. SCHOPENHAUER est un désespéré lucide, toi, tu es parfois lucide et parfois désespérée, et parfois, lucide et désespérée, mais jamais désespérée et lucide.

D. : C'est plus clair comme ça. Merci Nicolas.

NG : Pour SCHOPENHAUER, espérer quoique ce soit, c'est le commencement du malheur et du désespoir. Son idée est qu'il faut renoncer à espérer quoique ce soit, mais ça ne veut pas dire qu'il faut passer son temps à se lamenter et à être mélancolique. C'est un désespéré joyeux.

D. : Je suis tombée sur un texte de Victor HUGO au début du livre II des Misérables, dans le chapitre « Bonté absolue de la prière », où l'écrivain semble évoquer SCHOPENHAUER et son principe de « Volonté » en des termes plutôt critiques. Voici le texte : qu'en penses-tu ?

« Quant au mode de prier, tous sont bons, pourvu qu'ils soient sincères. Tournez votre livre à l'envers, et soyez dans l'infini.

Il y a, nous le savons, une philosophie qui nie l'infini. Il y a aussi une philosophie, classée pathologiquement, qui nie le soleil ; cette philosophie s'appelle cécité.

Eriger un sens qui nous manque en source de vérité, c'est un bel aplomb d'aveugle.

Le curieux, ce sont les airs hautains, supérieurs et compatissants que prend, vis-à-vis de la philosophie qui voit Dieu, cette philosophie à tâtons. On croit entendre une taupe s'écrier : Ils me font pitié avec leur soleil !

Il y a, nous le savons, d'illustres et puissants athées. Ceux-là, au fond, ramenés au vrai par leur puissance même, ne sont pas bien sûrs d'être athées, ce n'est guère avec eux qu'une affaire de définition, et, dans tous les cas, s'ils ne croient pas Dieu, étant de grands esprits, ils prouvent Dieu.

Nous saluons en eux les philosophes, tout en qualifiant inexorablement leur philosophie.

Continuons.

L'admirable aussi, c'est la facilité à se payer de mots. Une école métaphysique du nord, un peu imprégnée de brouillard, a cru faire une révolution dans l'entendement humain en remplaçant le mot Force par le mot Volonté.

Dire : la plante veut ; au lieu de : la plante croît ; cela serait fécond, en effet, si l'on ajoutait : l'univers veut. Pourquoi ? C'est qu'il en sortirait ceci : la plante veut, donc elle a un moi ; l'univers veut, donc il a un Dieu.

Quant à nous, qui pourtant, au rebours de cette école, ne rejetons rien a priori, une volonté dans la plante, acceptée par cette école, nous paraît plus difficile à admettre qu'une volonté dans l'univers, niée par elle.

Nier la volonté de l'infini, c'est-à-dire Dieu, cela ne se peut qu'à la condition de nier l'infini. Nous l'avons démontré. La négation de l'infini mène droit au nihilisme. Tout devient « une conception de l'esprit ».

Avec le nihilisme pas de discussion possible. Car le nihiliste logique doute que son interlocuteur existe, et n'est pas bien sûr d'exister lui-même.

A son point de vue, il est possible qu'il ne soit lui-même pour lui-même qu'une « conception de son esprit ».

Seulement, il ne s'aperçoit point que tout ce qu'il a nié, il l'admet en bloc, rien qu'en prononçant ce mot : Esprit.

En somme, aucune voie n'est ouverte pour la pensée par une philosophie qui fait tout aboutir au monosyllabe : Non.

A : Non, il n'y a qu'une réponse : Oui.

Le nihilisme est sans portée.

Il n'y pas de néant. Zéro n'existe pas. Tout est quelque chose. Rien n'est rien.

L'homme vit d'affirmation plus encore que de pain... »

Plus loin, Victor HUGO résume sa pensée profonde :

« Penser, voilà le triomphe vrai de l'âme. Tendre la pensée à la soif des hommes, leur donner à tous en élixir la notion de Dieu, faire fraterniser en eux la conscience et la science, les rendre justes par cette confrontation mystérieuse, telle est la fonction de la philosophie réelle. La morale est un épanouissement de vérités. Contempler mène à agir. L'absolu doit être pratique. Il faut que l'idéal soit respirable, potable et mangeable à l'esprit humain. C'est l'idéal qui a le droit de dire : « Prenez, ceci est ma chair, ceci est mon sang ». La sagesse est une communion sacrée... Pour nous, en ajournant le développement de notre pensée à une autre occasion, nous nous bornons à dire que nous ne comprenons ni l'homme comme point de départ, ni le progrès comme but, sans ces deux forces qui sont les deux moteurs : croire et aimer.

Le progrès est le but ; l'idéal est le type.

Qu'est-ce que l'idéal ? C'est Dieu.

Idéal, absolu, perfection, infini ; mots identiques ».

NG : Ce texte est parfaitement contradictoire avec l'esprit de la philosophie de SCHOPENHAUER, mais malgré tout, il est faux qu'on puisse dire que SCHOPENHAUER, contrairement aux gens qui se sont inspirés de lui, est nihiliste. Par contre, il est vrai que SCHOPENHAUER n'est pas du tout progressiste. Pour lui, croire au progrès, c'est ériger des charniers futurs. C'est se voiler la vérité et il serait prêt à dire que l'infini, comme l'absolu, mentent. Le texte de Victor HUGO est intéressant, il est beau, même, mais, il est plus spinoziste que schopenhaurien. Victor HUGO, dans ce texte, est progressiste et mystique de la Vie.

D. : Comme nous.

D. : SCHOPENHAUER ne croyait pas en Dieu, mais il s'intéresse au bouddhisme. Tu écris quelque part dans ton livre que ce qu'il y trouve « c'est l'expression d'une sagesse sans Dieu », ou encore « qu'il y perçoit une religion où l'être ultime et véritable est à peine distingué d'un néant d'être ». Quelle différence peut-on faire entre religion et philosophie ? Entre mystique et religion ?

NG : Déjà, ce qui a passionné SCHOPENHAUER dans le bouddhisme, c'est l'idée qu'il faut essayer d'échapper au cycle des réincarnations. Il admire aussi profondément l'idée que la compassion, la pitié, est le plus haut sentiment humain. Dans le bouddhisme, il n'y a pas de dieu, Bouddha n'est pas un dieu, c'est un homme qui a

compris que l'essentiel de la vie humaine était une souffrance attachée à l'illusion de se prendre pour quelqu'un, un ego. SCHOPENHAUER pense que, par la connaissance philosophique, qui nous montre que la réalité en soi du monde est la Volonté, on peut essayer de rompre avec l'attachement instinctif à la vie, et donc ne plus croire ou adhérer au principe qui meut la Vie, c'est-à-dire la Volonté. Pour SCHOPENHAUER, la religion est une sagesse pour les gens qui ne sont pas par eux-mêmes capables de philosopher, mais, il met la mystique bien plus haut que la religion. Il pense même que la mystique est supérieure à la philosophie, précisément pour la raison que la mystique nous permet, par l'intuition, d'avoir accès à une réalité supérieure, réalité supérieure à laquelle l'usage de la raison nous barre définitivement l'accès.

D. : SPINOZA, lui, ne voit pas d'incompatibilité entre religion et raison. Pourquoi ?

NG : Pour SPINOZA, il n'y a pas de différence fondamentale entre prier et faire de la philosophie. Et l'étude rationnelle et mathématique de la réalité est le meilleur moyen de connaître Dieu.

D. : Justement Dieu ?

NG : Dieu n'est pas, pour SPINOZA, un être transcendant. Dans la majorité des religions, au sens traditionnel, la transcendance, c'est ce qui existe de façon supérieure et séparée de ce qui dépend de la perception d'un cerveau ou d'un esprit. Ainsi, Dieu c'est la réalité absolue. C'est l'être le plus transcendant qui soit. Au contraire, le nom de Dieu peut être encore conservé si on substitue à l'être transcendant des religions traditionnelles, une réalité complètement immanente. L'immanence, c'est le contraire de la transcendance. C'est ce qui est indissociable et sur un pied d'égalité. Dieu, s'il existe, n'est rien d'autre que moi, sauf qu'il est infiniment plus étendu et qu'il pense plus loin. Donc, compris en un sens immanent, Dieu n'est pas un mot vide. Donc, il est en partie faux de dire que SPINOZA est un athée. Mais, le Dieu qu'il conçoit est inaccessible à l'imagination humaine, et le problème, c'est que les hommes n'arrivent presque jamais faire autre chose que d'imaginer Dieu alors qu'il faudrait le concevoir dans son concept. Aussi, selon SPINOZA, la plupart des hommes qui se disent croyants sont des idolâtres et des superstitieux. Ils n'arrivent pas à concevoir une idée rationnelle de Dieu dans son infinité, et, en fait, ils n'aiment qu'une image d'eux-mêmes dans ce qu'ils fantasment sous le nom de Dieu.

D. : Pour en revenir à ton étude comparative des deux philosophies, tu écris que « SPINOZA pense qu'il y a une continuité entre le conatus, le désir, et la raison, alors que SCHOPENHAUER institue une discontinuité radicale entre la Volonté comme chose en soi, d'une part, et le désir, le vouloir-vivre, l'entendement et la raison, d'autre part ». Cela semble constituer une différence fondamentale entre les deux philosophies. Peux-tu commenter ?

NG : Pour SPINOZA, la raison est, en fin de compte, une forme raffinée du désir. Certes, certains désirs sont irrationnels, mais ce qui nous pousse à être raisonnables ou rationnels, c'est toujours un désir. Entre le conatus et le désir, il n'y a pas vraiment de différence, sauf que le désir est proprement humain, alors que le conatus est présent en toute chose. Pour SCHOPENHAUER, on peut dire que ce qu'il appelle la Volonté, c'est ce que FREUD appellera plus tard l'inconscient, mais ce n'est pas un inconscient individuel, et le désir dont on est conscient n'est qu'une forme de rationalisation qui permet à un individu d'ignorer ce qu'est réellement son désir. Il est possible que ce que les humains prennent pour l'objet de leur désir ne soit jamais

ce qu'ils désirent véritablement. Et peut-être même que le désir est proprement sans objet. Mais, on a toujours besoin de se persuader soi-même que c'est tel être, et non un autre, que l'on aime, et que c'est telle chose qu'on veut plutôt que telle autre. Cela est peut-être plus commode et rassurant. Pour SCHOPENHAUER, ce qu'on est conscient de désirer ou de vouloir, c'est toujours une déformation de notre Volonté inconsciente. Donc, pour lui, notre petite raison, notre intelligence, ne sont que des moyens par lesquels nous nous dissimulons à nous-mêmes, en ce sens que nous n'arrêtons pas d'inventer des raisons pour nous persuader que telle chose est préférable à n'importe quoi d'autre. La Volonté est fondamentalement indifférente à tous les objets du désir, mais les individus ne supporteraient pas de confondre leur volonté avec cette Volonté absolument impersonnelle. Aussi, pour se persuader que leur existence a un sens, un but, une certaine direction, ils s'inventent des « objets ou des êtres individuels » à désirer. Ils veulent absolument croire qu'ils ont un je, un moi, singuliers. Pour SCHOPENHAUER, cela est inévitable mais il ne faut pas en être complètement dupe.

D. Tu écris : « La philosophie, pour SPINOZA, est la connaissance rationnelle qu'a l'être de son unité et de son identité, et qu'elle conduit l'homme à l'autonomie ou à la liberté du désir et de l'imagination ». Peux-tu commenter ? Qu'est-ce que l'imagination ? Et qu'entends-tu par « unité intime de l'être » ?

NG : On oppose souvent l'imagination et la raison en disant que l'imagination est la source des fantasmes, ce qui nous permet d'exacerber nos passions, alors que la raison nous permet de ne pas confondre nos désirs et la réalité, donc de ne pas délirer. Selon SPINOZA, ceci est vrai, mais très superficiel. Ce qui fait l'identité individuelle de chacun, c'est un désir fondamental qui donne son unité à son existence. En fait, nous n'avons qu'un seul véritable désir tout au long de notre existence. Par exemple, pour certains, le désir de rencontrer l'âme sœur, et c'est ce qui fait que nous sommes celui que nous sommes, et qu'on ne peut pas être confondu avec n'importe quel autre. Donc, être vraiment libre n'est rien d'autre que tendre à vivre son désir fondamental et ne pas adopter des buts ou des objectifs qui nous viendraient du dehors.

D. : Tu écris aussi que, selon SPINOZA, « la philosophie serait l'expression de la sagesse divine ». Peux-tu être plus explicite ?

NG : Pour SPINOZA, la réalité dans son ensemble, c'est Dieu. Une fourmi, un clou, un café, moi, sommes des modes finis de Dieu. Donc, si un individu humain fait de la philosophie ou acquiert une certaine sagesse, cette sagesse est indirectement celle de Dieu. Le livre fondamental de SPINOZA, « L'éthique », n'est pas seulement l'expression de l'individu SPINOZA. Selon lui, ce livre exprime la réalité de ce que pense Dieu. Bien sûr, pour cela, il faut avoir une idée juste de ce qu'est Dieu.

D. : Si SCHOPENHAUER est, selon toi, un philosophe de la discorde et du désaccord, SPINOZA, avec FICHTE, SCHELLING et HEGEL, seraient des philosophes de l'Identité ou de l'Un. Peux-tu expliquer ces notions ?

NG : Non, ça serait vraiment trop difficile, et il faudrait entrer dans le détail de la conception de chacun de ces philosophes, mais, par contre, on peut dire par exemple que SCHOPENHAUER ne conçoit pas qu'on puisse être à la fois parfaitement heureux et parfaitement rationnel. Pour lui, plus on est rationnel, moins on a de chance d'être heureux, et plus on est heureux, plus il est probable que nous délirions. C'est pourquoi on peut dire que, d'une certaine façon, pour lui, le bonheur ne consiste pas à être pleinement en accord ou en harmonie avec soi-même. On ne peut pas

contrarier notre nature au point de faire comme si nous n'étions pas des êtres qui raisonnent. Au contraire, l'ensemble des autres philosophes cités ont plutôt tendance à penser qu'on ne peut être vraiment heureux qu'en philosophant, et donc que, être heureux et exercer sa raison au maximum sont synonymes.

D. : Ce serait dans la condition de l'homme de souffrir. La compassion apparaît donc pour SCHOPENHAUER « être la seule attitude et réponse éthique possible face à l'universalité de la souffrance ». Encore une fois, SPINOZA paraît plus optimiste. Quelle est sa position sur ce point ?

NG : On peut dire que, pour SPINOZA, vivre, c'est chercher à résister à la mort, aux forces qui tendent à nous détruire, et que la raison est la meilleure arme pour résister à ces forces. Pour lui, la vertu fondamentale est plutôt la bienveillance que la pitié. Il pense que rien n'est plus utile à un autre homme qu'un homme lui-même raisonnable. Donc, on ne vit jamais pour soi seul, et vivre et philosopher, c'est tendre à rendre les autres plus raisonnables et plus vivants.

D. : Par ailleurs, SCHOPENHAUER dit que la connaissance métaphysique permet « éventuellement de vouloir autrement », c'est-à-dire « de s'affranchir du vouloir-vivre aveugle qui conduit tout être à reproduire indéfiniment le cycle répétitif de la douleur du manque suivie de la souffrance lancinante de l'ennui ». N'y a-t-il pas une contradiction ? Comment peut-on acquérir cette connaissance, l'unique voie de la délivrance ou du salut ?

NG : Pour SCHOPENHAUER, la connaissance philosophique et contemplative de ce qu'est la réalité est importante. Si on sait que le monde est la Volonté, c'est-à-dire un « instinct » de conservation aveugle et brutal, alors, on ne se conduit plus comme un porc. Cependant, la connaissance ne suffit pas, il faut encore pratiquer l'ascèse. Il faut arriver à se déprendre de soi. C'est-à-dire à mettre son ego aux orties, aux égouts. Donc, il est extrêmement difficile d'arriver à la délivrance.

D. : Le fait de ne croire à aucune forme de transcendance pour SCHOPENHAUER semble constituer un danger pour l'éthique. Tu dis que « cette disparition de la croyance dans le cœur des hommes pourrait laisser place à la prépondérance absolue de l'affirmation inconditionnée du vouloir-vivre égoïste de la Volonté en l'homme ». Tu écris que « le triomphe de la Volonté est selon lui l'origine aveugle de toute existence et aussi de tout mal ». Qu'est-ce que le mal ?

NG : Subjectivement, SCHOPENHAUER ne doute pas qu'il soit meilleur pour lui de ne pas croire en Dieu. Mais, il est assez pessimiste sur l'ensemble de la nature humaine, et pense que, pour la majorité des hommes, le fait de ne plus croire profondément et sincèrement les rabaisse plutôt que ça ne les élève. Il vivait à une époque où le déchaînement des égoïstes a permis la prospérité des sociétés. Qu'est-ce que le mal ? C'est une question difficile. Je crois que, pour SCHOPENHAUER, faire le mal, c'est mettre les autres dans une situation d'impuissance ou les abandonner dans leur solitude. Etre seul au moment de mourir, ou dans la souffrance, c'est la pire des situations, et en même temps peut-être la plus commune.

D. : Tu écris que SCHOPENHAUER semble préférer une éthique fondée sur l'affectivité que sur la raison. Que veux-tu dire par là ?

NG : Pour SCHOPENHAUER, la base de l'éthique, c'est la pitié, c'est-à-dire la capacité à éprouver de l'empathie pour la souffrance d'autrui. Bien qu'il ne soit pas du tout croyant, il pense que la plus haute vertu, c'est la charité. Etre charitable, c'est accorder plus d'importance au bien des autres, et même de ceux que l'on ne connaît

pas du tout, qu'à son propre bien. Il pense qu'on ne décide pas d'être charitable. Cette vertu est fondamentalement désintéressée, et il met l'amour plus haut que la raison. L'amour ne se commande pas. En étant raisonnable, on peut tout au mieux être juste, mais être juste, ce n'est pas encore être charitable. La justice est une vertu qui prône l'égalité et être juste, c'est mettre les autres au même niveau que soi. Au contraire, la charité, c'est les préférer à soi, et la suprême bonté pour SCHOPENHAUER consiste à être près à mourir pour autrui, même si celui-ci était un odieux méchant. Donc, en aucune façon, on peut dire que cette charité n'est explicable rationnellement, donc l'éthique est essentiellement basée sur l'affectivité.

D. : Si pour SCHOPENHAUER, la raison est source d'illusion et d'aveuglement, elle est, « pour SPINOZA, la voie de la béatitude et de la félicité en ce qu'elle permet de ne pas être dupe des illusions du désir et de l'imagination ». Félicité, béatitude, ce sont des termes très forts. Tu m'as dit toi-même que la philosophie te conduit à des extases. Peux-tu nous parler de ces états ?

NG : C'est difficile à décrire. Je risque de passer pour un illuminé. En tout cas, ces états correspondent tout à fait à ce que SCHOPENHAUER décrit sous le terme d'intuition. Pour lui, il y a une intuition artistique et une intuition mystique qui sont des sortes d'extase, dont le langage humain est incapable de rendre compte.

D. : Tu écris : « SCHOPENHAUER pense que la raison est un moyen par lequel l'intellect se laisse dévoyer par la Volonté pour se masquer le « vide » de la pensée et la « platitude » des représentations abstraites avec lesquelles il perd tout ancrage avec ce qu'il est profondément, à savoir un corps organique ». Avec le concept de « Volonté », SCHOPENHAUER donne une certaine impression de l'impuissance de l'homme, du fait de sa condition et de l'essence intime du réel, ce qui n'est pas le cas de SPINOZA. Pourquoi ?

NG : Oui, je crois que c'est assez juste. Cela vient peut-être de ce que la Volonté n'est jamais vraiment la nôtre. On n'est jamais maître de la Volonté, et, pour SCHOPENHAUER, un être humain est toujours fondamentalement impuissant. Vivre n'est pas une chose facile. Par exemple, il décrit l'amour sexuel comme une illusion qui permet aux individus de rendre possible l'affirmation du vouloir-vivre de l'espèce. Ainsi, quand quelqu'un est profondément persuadé que c'est telle personne qu'il aime et aucune autre, selon SCHOPENHAUER, en réalité, c'est l'espèce qui inconsciemment calcule quels seront ses meilleurs propagateurs. En fait, le désir n'est jamais vraiment individuel et singulier.

D. : Tu penses quoi, toi ?

NG : Je pense que SCHOPENHAUER n'a peut-être pas tout à fait raison, mais qu'il est indéniable que des facteurs extrapersonnels de cette nature interviennent dans la sexualité humaine. Et je pense aussi que l'individualisme qui est peut-être la seule valeur du monde d'aujourd'hui est réellement une grande foutaise.

D. : Qu'est-ce que « l'aspect sublime du monde », d'après SCHOPENHAUER ?

NG : Sublime renvoie à une notion esthétique qui se distingue beaucoup de la beauté. Par l'aspect sublime du monde, on peut penser que SCHOPENHAUER désigne son caractère chaotique, irrationnel, et également terrifiant.

D. : Tu écris que, « pour SPINOZA, la raison, comportant une dimension intuitive, permet d'avoir une connaissance indubitable de la réalité absolue ». Ainsi, tout peut être connu. SPINOZA adorait les mathématiques. D'où vient l'expression très belle « les démonstrations mathématiques sont les véritables yeux de l'âme » ?

NG : C'est une phrase de SPINOZA lui-même qu'il a utilisé dans « Le traité de la réforme de l'entendement » et dans une certaine de ses lettres dont j'ai oubliée la référence. Mais, en tout cas, elle montre bien que SPINOZA ne concevait pas les mathématiques comme quelque chose de froid et de rébarbatif. Au contraire, pour lui, comme pour GALLILEE : « Le grand livre du monde est écrit en langage mathématique ».

D. : Qu'est-ce que la liberté selon SPINOZA ?

NG : C'est la compréhension intellectuelle et affective de la nécessité présente dans toute la nature et dans tout ce qui nous arrive. On est libre que si on agit, on pense, et on aime conformément à ce que l'on est profondément. Ça veut dire que, par exemple, un philosophe qui ne pourrait pas philosopher ne serait plus lui-même. De même pour le chanteur qui ne peut chanter. Donc, selon moi, la liberté est d'agir conformément à son désir fondamental.

D. : Qu'entend-on par le mot « substance » ?

NG : Le mot substance est une notion très ancienne dans la philosophie qui, par exemple, servait à définir ce qu'est la réalité pour ARISTOTE. Dans le sens courant, le mot substance semble désigner quelque chose de forcément matériel, voire même organique. Toute la première partie du livre « L'éthique » de SPINOZA est consacrée à cette notion. Et, dans ce livre, il cherche à définir la réalité et voir comment elle peut être pensée rigoureusement. Pour lui, la réalité, c'est la nature, ou Dieu. Il n'y a qu'une seule réalité fondamentale qui se manifeste sous des aspects infiniment multiples. L'homme ne peut connaître précisément que deux aspects essentiels de cette unique réalité. Ce qu'il appelle l'étendue, et aussi, ce qu'il appelle la pensée. L'étendue et la pensée sont une seule et même réalité qui se manifeste sous des aspects divers. SPINOZA pense que la substance est une réalité qui a une infinité indénombrable d'attributs dont l'homme ne connaît que l'étendue et la pensée, parce qu'il est lui-même un corps pensant. La substance est quelque chose qui est cause de soi et se conçoit par soi. Ou ce qu'on appelle encore l'absolu. Pour vraiment comprendre cette notion, il faut lire l'intégralité de « L'éthique ».

D. : Nicolas, tu écris vers la fin de ton manuscrit, « L'idée de la substance divine serait dans la philosophie de SPINOZA, l'idée unique à partir de laquelle pourrait se déduire les idées de l'infinité indénombrable des modes finis ». C'est un peu fou, tu ne trouves pas ?

NG : Si, tout à fait, mais en même temps, c'est, pour SPINOZA, la seule façon de dire que l'existence humaine et individuelle a un sens.

D. : Quels sont les trois genres de connaissance d'après SPINOZA ?

NG : Il existe trois modes de connaissance. La connaissance du 1^{er} genre s'obtient de trois façons : par ouïe dire, par sensation (ou expérience vague) ou par imagination (c'est la perception). La connaissance du 2^{ème} genre est une connaissance rationnelle par concepts et notions communes. Par exemple, le poids, la masse, le volume sont des concepts de la physique qui sont indispensables pour avoir une connaissance rigoureuse et scientifique de tous les corps. La connaissance du 3^{ème} genre est la connaissance qui permet d'accéder à la vérité absolue. Elle est à la fois intuitive et rationnelle. C'est la connaissance de ce qui fait l'individualité ou la singularité de l'individu. Et cette connaissance-là n'est pas une connaissance psychologique, voire simplement consciente de soi. C'est avoir l'idée singulière de soi, selon SPINOZA, cette idée est en Dieu, dans la mesure où Dieu ou la nature sont des êtres pensants. Et

elle permet de savoir que sa propre existence n'est pas absurde, et que le monde, tel qu'il est, ne pourrait pas exister sans nous. De même, avoir cette connaissance de son essence singulière nous permet de savoir que chaque « je » ne pourrait être ce qu'il est si le monde était autre. Nous faisons tous partie d'un grand tout.

D. : Que penses-tu de cette citation de SPINOZA : « ... la nature n'est pas renfermée dans les lois de la raison humaine lesquelles n'ont rapport qu'à l'utilité vraie et à la conservation des hommes ; mais elle embrasse une infinité d'autres lois qui regardent l'ordre éternel de la nature entière, dont l'homme n'est qu'une parcelle, ordre nécessaire par qui seul tous les individus sont déterminés à exister et à agir d'une manière précise. Donc, tout ce qui, dans la nature, nous paraît ridicule absurde ou mauvais, nous semble être ainsi parce que nous ne connaissons les choses qu'en partie, que nous ignorons, pour la plus grande part, l'ordre et la cohérence de la nature entière, et que nous voulons que toutes choses soient dirigées d'après les prescriptions de notre raison. Cependant, ce que la raison nous dit être mauvais ne l'est pas au regard de l'ordre et des lois de la nature entière, mais seulement au regard des lois de notre seule nature ». Quelle différence est-il nécessaire de faire, pour éviter toute confusion, entre « raison humaine » et « raison naturelle, divine, infinie » ?

NG : En général, on a tous tendance, quand on est croyant, à concevoir Dieu à l'image de l'homme, même si on prétend que l'homme est à l'image et à la ressemblance de Dieu. En fait, cela est de l'idolâtrie. Et SPINOZA pense que tous les croyants qui imaginent ainsi Dieu ou la nature ne sont que des gens superstitieux qui délirent les yeux ouverts. En fait, c'est ce qu'il appelle le finalisme et cela conduit les hommes à croire que Dieu les a créés pour qu'ils lui rendent un culte. En fait, la plupart du temps, ce culte, c'est du sang versé. Selon lui, c'est l'irrationalité propre à l'homme qui se prend pour le sel de la terre, et qui croit que sa liberté lui permet d'être « un empire dans un empire », c'est-à-dire quelque chose qui a le droit de s'approprier la nature en fonction de ses besoins et de son égoïsme. La plupart du temps, il ne fait que rendre celle-ci irrespirable et devient le pire des prédateurs vis-à-vis des autres espèces animales.

D. : Quel serait le danger de cette philosophie, prise au premier degré ?

NG : Confondre la raison humaine qui n'est en fait que l'imagination délirante de l'homme avec la raison infinie naturelle serait faire passer son égoïsme pour de l'amour désintéressé du réel. Par exemple, on peut se demander si l'ensemble des sciences et des techniques aujourd'hui n'est pas autre chose qu'une façon d'imposer à la réalité le devoir de se plier à ce que l'homme voudrait qu'elle soit. Par ces connaissances et ces techniques, l'humanité a parfois tendance à transformer la réalité en un désert aride où l'on finit par manquer d'air.

D. : Quel rapport y a-t-il entre la philosophie de SPINOZA et la démocratie ?

NG : Pour SPINOZA, la démocratie, c'est la forme la plus évoluée de l'organisation politique. Elle permet à l'ensemble des êtres humains de vivre dans la concorde et la liberté. Donc, l'institution de la démocratie permet aux sociétés d'instituer entre les hommes un ordre juste et rationnel qui permet à chacun d'accroître sa puissance de vie, de progresser vers la sagesse et l'amour. Elle permet de rendre les sociétés aussi rationnelles que la nature l'est quand on cesse de la percevoir comme un chaos.

D. : Tu écris, et ça me rend toute chose, que, « pour SPINOZA, un autre être humain est ce qu'il y a de plus utile à l'homme ». Peux-tu expliquer ?

NG : On ne naît pas humain, on peut le devenir - ce qui n'arrive pas à tout le monde - que parce que d'autres humains nous ont aimés et éduqués. La solidarité n'est pas qu'une vertu morale, c'est la condition absolue pour que les hommes soient entre eux, autre chose que des loups, les uns pour les autres.

D. : Quelle définition donner au mot « passion » ?

NG : SPINOZA distingue deux genres d'affects ou de sentiments. Les affects actifs et les affects passifs. Les passions sont précisément des affects passifs, c'est-à-dire des sentiments qui contribuent à diminuer notre puissance d'agir et de penser. L'amour peut être un affect actif, comme un affect passif. La jalousie est toujours liée à l'amour passionnel. C'est un affect qui diminue la puissance d'agir de celui qui est aimé comme de celui qui aime.

D. : Tu écris que « Pour SPINOZA, il est possible pour l'homme de « désaliéner » la puissance de son imagination qu'il maintient trop captive en adhérant, de façon trop irréfléchie, à la croyance en la « puissance de vérité » de ses intuitions « immédiates » et « originaires » ». Et ailleurs, que « la libération peut s'accompagner de la jouissance de la béatitude dans une entière assumption de soi ou « un acquiescement plein et entier à son être même ». Peux-tu faire le lien entre ses deux pensées ?

NG : J'ai écrit la première en essayant de formuler les objections que SPINOZA pourrait faire à SCHOPENHAUER. Selon SPINOZA, la souffrance et la mélancolie ne sont pas des sentiments inséparables de la vie. On peut ne pas se complaire à les éprouver, et il est possible d'aimer les autres sans seulement sympathiser avec eux parce qu'ils sont tristes ou parce qu'ils souffrent. On peut leur donner la force de créer, et de faire de leur vie quelque chose de vraiment constructif.

D. : Donc, d'après SPINOZA, il existe une voie qui conduit à la béatitude, et « que tout homme raisonnable peut parvenir au vrai contentement, une sorte d'éternité de joie continue et souveraine ». Que pense-t-il de la mort ?

NG : C'est un accident qui inévitablement nous arrivera, mais la mort n'est pas un anéantissement radical. Il y a une sorte d'éternité, voire même de transfiguration, possible pour l'être humain, qui, dans son existence, a résisté à toutes les puissances qui visent à le séparer de ce qu'il peut, et aussi, à le rendre plus faible qu'il n'est. En fait, effectivement, comme aucun homme n'est Dieu, c'est-à-dire tout, inévitablement son conatus est fini, donc, son corps, comme son âme ne peut que se décomposer. Donc, après cet événement accidentel et probable qu'est la mort, il n'y a plus rien de physique, ni de spirituel, mais il reste un événement d'appropriation de la vérité absolue qui peut laisser des traces, par exemple, dans le livre de philosophie, et cette trace fait que quelque chose a lieu d'impérissable. C'est un peu comme une œuvre d'art : quand l'artiste a touché quelque chose, il a atteint quelque chose qui dépasse toutes les vicissitudes du temps, et qui parlera à tous les hommes pour peu qu'ils se montrent capables de se l'approprier. Donc, il y a une sorte d'éternité qui n'est pas une forme d'immortalité personnelle.

D. : Et justement, l'âme dans tout ça ?

NG : Pour SPINOZA, comme pour SCHOPENHAUER, l'âme n'a pas la connotation de quelque chose d'immatériel, et d'un peu mystique au sens spiritualiste qu'il peut avoir dans les religions. SPINOZA pense que l'âme comme le corps sont deux aspects distincts d'une seule et même chose : l'individu, qui lui-même est inséparable de tout ce qui existe, de l'univers dans son ensemble. SCHOPENHAUER a aussi beaucoup

critiqué cette notion d'âme qui, pour lui, est une sorte de notion qui empêche de penser et de comprendre quoi que ce soit. Pour lui, l'âme est quasiment la même chose que le cerveau, et le cerveau est un fruit de l'évolution animale qu'il désigne comme un organe parasite de l'organisme. Mais, en un autre sens, pour SPINOZA, comme pour SCHOPENHAUER, l'âme a quand même un sens positif à condition qu'on n'y voit pas qu'une entité purement spirituelle. Par exemple, SCHOPENHAUER, qui a beaucoup réfléchi sur le génie artistique, pense qu'une grande œuvre d'art manifeste une sorte d'âme impersonnelle qui nous permet d'accéder au réel. Pour lui, l'art n'est jamais seulement que l'expression d'un individu exceptionnel, mais ce qui est grand dans une œuvre d'art, c'est ce qui dépasse l'individu qui l'a produite. L'art est un moyen de connaissance intuitive du monde dans sa réalité au-delà des apparences superficielles. On touche l'âme quand, dans une œuvre d'art, on perçoit ce qu'il y a de réel au-delà de ce qui est seulement la subjectivité de l'artiste.

D. : Selon SCHOPENHAUER, « la musique exprime immédiatement l'essence intime du monde en tant que Volonté ». Et aussi que, selon lui (je te cite), « l'art atteint le maximum de profondeur quand, par son œuvre, l'artiste permet au spectateur de cette œuvre de saisir intuitivement l'essence idéale de la réalité en soi, à savoir l'être éternel de la Volonté dans ses manifestations les plus excessives (le sublime) comme les plus mesurées (la beauté) et aussi les plus humbles et prosaïques ». Peux-tu expliquer ceci ? Et aussi, quelle était la vision de l'art par SPINOZA ?

NG : Pour SCHOPENHAUER, l'art est un mode d'accès au réel bien supérieur aux sciences. C'est presque le centre de ses idées philosophiques les plus originales. Au contraire, SPINOZA n'a presque pas parlé d'art. Il n'en parle jamais quasiment ouvertement. Donc, je pense que, en tant qu'individu, ça devait l'intéresser mais c'est un des rares philosophes dont on peut dire que l'art est absent de sa philosophie.

D. : La conception de la musique d'après SCHOPENHAUER ?

NG : Pour SCHOPENHAUER, la musique est l'art suprême. Elle permet de manifester l'essence du monde, c'est-à-dire ce qu'il appelle la Volonté, en la rendant intuitive, d'une certaine façon sensible. WAGNER a été très marqué par ce qu'a dit SCHOPENHAUER sur la musique. L'idée de l'art total est imprégné des idées de SCHOPENHAUER sur l'art, même si, quand ils se sont rencontrés, SCHOPENHAUER a plutôt mal compris et peu apprécié la musique de WAGNER.

D. : J'adore la conclusion de ton livre où tu expliques l'essence de la philosophie selon SPINOZA ou SCHOPENHAUER, et les réponses que chacun d'eux a essayé d'exprimer à travers la propre vision qu'ils avaient du monde. Veux-tu nous résumer l'essence de leur philosophie et ce qui fait leur différence ?

NG : Les deux ont une conception dans laquelle chaque être est inséparablement uni à l'ensemble de la réalité, mais pour SPINOZA, cette unité est source de dynamisme, de joie et d'euphorie, alors que pour SCHOPENHAUER, l'univers, tel qu'il est, est comme un immense enfer, avec lequel il se demande comment en finir. Mais, il ne s'agit pas d'en finir en tant qu'individu, il s'agit d'en finir avec le monde et que le monde finisse. Le monde est un cauchemar dont il faut trouver la force de se délivrer, et l'art nous permet de voir le monde et le tragique de l'existence à distance, à condition de considérer sa propre existence comme une sorte de représentation théâtrale. L'art permet de ne pas être complètement accablé par la souffrance. Cependant, même si SCHOPENHAUER éprouve une sorte d'effroi et de sentiment d'horreur vis-à-vis du réel, ça n'est pas quelqu'un de geignard. Il était tout à fait

capable de prendre beaucoup de plaisir à vivre, et à jouer de la musique. Ses derniers mots sont : « Finalement, nous nous en sommes bien tirés ».

D. : Et toi, que cherches-tu dans la philosophie ?

NG : Premièrement, un stimulant, mais pas seulement intellectuel. Je trouve que c'est une façon exigeante de trouver des amis. Soit des auteurs qu'on lit, soit les gens avec qui on en parle, comme je suis enseignant, ça peut être extrêmement gratifiant de voir que des jeunes se passionnent parfois pour des recherches qu'ils ne peuvent rien leur apporter matériellement. Je n'arrive pas à imaginer faire autre chose que de la philosophie. La philosophie me rend plus ouvert aux autres, et d'avoir un rapport bienveillant avec les gens.

D. : Question subsidiaire : Les architectes adorent le philosophe DELEUZE. Il aurait écrit une sorte d'Abécédaire très apprécié. Pourquoi cette cote auprès de ce corps de métier ? Que penses-tu de sa philosophie ?

NG : Je sais qu'il y a des architectes qui s'inspirent beaucoup de DELEUZE, mais très exactement, je ne saurais pas dire pourquoi. DELEUZE est un très grand philosophe du 20^{ème} siècle, très intéressé par toutes les formes de pensée, et qui considère l'art en général comme une forme de pensée indépendante, mais parallèle à la philosophie. Il n'a pas le côté assez souvent hautain des philosophes vis-à-vis de tout ce qui est extérieur à la philosophie. En plus, ce philosophe accorde beaucoup d'importance à l'espace et essaie de bâtir un système qui n'est pas fermé. Aujourd'hui, la plupart des philosophes ont renoncé à l'idée de bâtir des pensées systématiques. Construire des espaces n'est pas tout à fait sans rapport avec la façon dont il conçoit la philosophie.

D. : Tu dis de SCHOPENHAUER « qu'il ne cherche pas à surpasser ce qui l'affecte d'une façon radicale ». Parles-nous des deux effets produits par les deux philosophies ?

NG : Quand on s'immerge, on a vraiment l'impression de percevoir le monde avec d'autres yeux. Aussi différents qu'ils soient l'un de l'autre, il y a une authenticité de chacun qui fait que c'est bouleversant. Rentrer dans SPINOZA est plus difficile que de rentrer dans la philosophie de SCHOPENHAUER. « L'éthique » de SPINOZA est écrite à la façon des géomètres et cela peut sembler comme un cristal sans vie, assez rébarbatif. En fait, la passion et l'humanité couvent sous tous les mots, mais il faut beaucoup de temps pour l'apercevoir. SCHOPENHAUER suscite davantage la complicité avec le lecteur, mais en même temps, parfois, il engendre la mélancolie, voire quasiment le désespoir. Personnellement, j'ai l'impression de compatir assez souvent avec lui. Il est vraiment touchant.

D. : Je te sens spinoziste à fond, pourquoi avoir plutôt parlé de SCHOPENHAUER ?

NG : La première raison, c'est que mon directeur de recherches est un des plus grands connaisseurs de SPINOZA, j'avais du mal à me dire que j'étais capable d'écrire quelque chose de comparable à ce qu'il a déjà écrit. De plus, avant de rédiger mon manuscrit, je ne connaissais pas du tout SCHOPENHAUER, et cela m'a permis d'explorer quelque chose de nouveau. A un autre niveau, il y a infiniment moins de livres sur SCHOPENHAUER que sur SPINOZA, et donc, c'est moins impressionnant. De toute façon, dans ma thèse, je me centrerai beaucoup plus sur ce dernier.

D. : SCHOPENHAUER, SPINOZA, KANT... Quels étaient leur prénom ? T'appelle-t-on souvent GESLOT ?

NG : SCHOPENHAUER, c'est Arthur. SPINOZA, c'est Baruch qui est l'équivalent juif de Benoît, et KANT, c'est Emmanuel. Non, je ne suis pas encore rentré dans la postérité, mais comme je ne suis pas encore mort, je préfère qu'on m'appelle Nicolas.

D. : Tu vas certainement être publié grâce à cette étude comparée et l'excellente note que tu as reçue. Es-tu content ? Quel est ton grand rêve de philosophe ?

NG : Mon grand rêve, c'est avoir le temps de m'y consacrer à plein temps, mais je n'arrive pas à ouvrir les portes qui pourraient me le permettre ; j'ai même du mal à initier la démarche qui pourrait me le permettre.

D. : Jacques CRENN, notre ami photographe, s'est intéressé à SCHOPENHAUER, parce que c'était un philosophe que Louise BROOKS adorait. Des commentaires ? A ce propos, savais-tu que trois films de Louise BROOKS ressortent en DVD ?

NG : Non, je ne savais pas, mais Louise BROOKS est une femme mythique extraordinairement fascinante. Il n'est pas étonnant qu'elle ait eu de l'intérêt pour SCHOPENHAUER parce que son aspect « ange noir » et en même temps la séduction intelligente dont elle témoigne, est assez dans l'esprit de la philosophie de SCHOPENHAUER. SCHOPENHAUER, bien que pas vraiment beau dans son âge mûr, avait lui-même un aspect physique original. C'était presque un dandy.

D. : Crois-tu qu'on puisse atteindre l'illumination à deux ?

NG : Indiscutablement, mais il y a plusieurs formes d'illumination. Si c'est ce que SCHOPENHAUER appelle la délivrance en étant inspiré du bouddhisme, c'est assez difficile. Par contre, si c'est ce qui permet d'atteindre la béatitude au sens de SPINOZA, cela doit être possible et même à plus que deux. Maintenant, ça dépend. Dans la mesure où ces deux auteurs ne dissocient jamais l'esprit du corps, l'illumination peut être à la fois spirituelle, érotique, créative et intellectuelle.

D. : Connais-tu la chanson de Yves SIMON, « J'pense à elle tout l'temps ». Attends, on va l'écouter. Qu'en penses-tu ?

NG : Je ne la connaissais pas, mais maintenant oui. J'aime assez. Il est difficile de penser simultanément à quelqu'un qu'on aime, en ayant en tête la philosophie de SCHOPENHAUER. C'était quelqu'un qui n'a pas eu de chance en amour et on sent, dans ce qu'il dit, le besoin de fermer les vannes du désir amoureux parce que ça rend trop malheureux, et même quelquefois, fou furieux.

D. : Te souviens-tu que le groupe de filles, dont je faisais partie avec Pascale, Hélène et Marianne, chantaient beaucoup au lycée, pour passer le temps, entre les cours ?

NG : Non, je ne me souviens plus que vous chantiez. Par contre, je me souviens très bien de Pascale, d'Hélène et de toi. J'ai moins connu Marianne.

D. : Savais-tu qu'elle est devenue vétérinaire ?

NG : Non, mais je savais qu'elle voulait le devenir.

D. : Nicolas, au lycée, tu m'impressionnais beaucoup pour deux raisons : premièrement, tu étais plus vieux d'un an. Ensuite, une drôle de réputation te précédait : tu aurais eu les stigmates du Christ ! Qu'en est-il au juste de cette légende personnelle ?

NG : Oui, c'est vrai. A une époque, vers quinze-seize ans, j'étais très pieux. Mais, en fait, je ne sais pas si je les ai eus, j'ai cru les avoir au réveil. J'en ai parlé à personne sur le moment, et me suis dit que si j'y croyais je deviendrais fou. C'est à partir de ce

moment-là que je n'ai plus été croyant. Je crois que c'était une forme d'hallucination qui n'était liée à la consommation d'aucune drogue.

D. : Nous sommes partis ensemble en Irlande, un été. J'avais 17 ans et c'était mon premier voyage que je faisais à l'étranger à l'extérieur de mon cercle familial. Je me souviens des champignons hallucinogènes qui n'avaient eu aucun effet sur nous, et de la gueule de bois dans la tente après ma première pinte de Guinness, que nous avons ingurgité la veille dans un pub. Quels sont les souvenirs que tu gardes de cette escapade à deux ?

NG : J'ai bien aimé. On a rencontré des gens très accueillants. C'est un bon souvenir.

D. : Es-tu content que nous nous soyons retrouvés ? Pourquoi ?

NG : Oh, oui, je suis très heureux ! J'ai plutôt tendance à vouloir oublier ma jeunesse et l'enfance, et de t'avoir retrouvée me donne envie de ne pas couper complètement les ponts avec mon passé. Aussi, je suis content de savoir que tu es vraiment fidèle à toi-même, et que tu arrives et que tu arriveras encore plus à faire épanouir ce qu'on sentait en toi à cette époque-là.

Portrait de Nicolas GESLOT, philosophe, par Pascale Jeanne MORISSEAU réalisé à Paris, le 14 décembre 2004.